

Tsalandè : (patois du Gros-de-Vaud)

Autor(en): **Chambaz, Octave**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 52

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200711>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

qu'une de nos Dames avoit froid, s'approcha d'elle pour lui faire part de son manteau. Notre grosse dame Irlandoise qui prit garde que quelque homme étoit allé du côté où étoient les femmes, se mit de mauvaise humeur (ce qui lui arrivoit assez souvent) et fit carillon; elle éveilla tout le monde par ses clameurs, fit rallumer la chandelle qui s'étoit éteinte et obligea le cavalier officieux de retourner à sa place. Ce qu'il y eut de plaisant, c'est que la Dame qui avoit eu froid, se sentant offensée du vacarme que la vigilante Dame Joffrey avoit fait, fut piquée des précautions qu'elle avoit prises, et lui fit de vifs reproches. Notre Duègne, qui ne manquait rien moins que par le bec, riposta des choses offensantes dans son baragouin moitié Français et moitié Irlandais. Le cavalier voulut s'en mêler, mais on lui rabattit bien ses clous. Tout cela nous procura une scène assez comique, qui dura près d'une heure. Cependant on s'apaisa peu à peu et on se rendormit.

Détail qui n'est pas secondaire pour les bibliophiles, l'imprimerie Bridel s'est ingéninée à donner à l'ouvrage un cachet absolument dix-huitième siècle: fort papier, portraits et gravures dans le goût de l'époque, grands et beaux caractères avec les s initiales en forme de f, c'est une reconstitution parfaite de l'art du livre d'il y a bientôt deux cents ans.

V. F.

Fin d'année.

Loin de nous l'ennuyeux fatras
Des vœux à lointaine échéance,
Chansons de corbeaux et d'aras
Auxquels nul n'accorde créance.

Je voudrais qu'au soir de ce jour,
Où cet an caduc, qui trépassé,
Nous abandonne pour toujours,
La famille et l'ami qui passe,
Oubliant soucis et chagrin,
Entourent la table garnie
Sur la nappe de chanvre fin
De mets excitant notre envie.

Fourchettes et cuillers d'argent,
Verres en cristal de Bohême,
Tout est poli, tout est brillant.
Les rayons que la lampe sème
Se reflètent dans les flacons
Remplis de ces grands vins de France
D'une parfaite transparence,
Ou jaune d'or, ou rubiconds.

Sur le beurre frais qui grésille,
Et partout répand son odeur,
La truite ou la fêra pétillante
Sentant du brasier la chaleur.
Rôtis comme Vatel l'enseigne,
Les canards au ventre doré,
D'où s'échappent truffe et châtaigne,
Sont tout de salade entourés;
Le lièvre, que la neige blanche
A l'aube vit courir encor,
Maintenant, dans un plat creux dort;
Sur du persil sa tête penche.
Prenez un peu de céleri,
De pois verts, de pointes d'asperge,
Légumes par l'été mûris,
Et qu'une sauce blanche asperge.

Puis les édifices savants
De bananes, de mandarines,
Ou du fruit si cher aux Normands,
Reinettes aux pelures fines;
Et poires croquant sous la dent.
Flanqué de pâte feuilletée,
S'élève le château branlant,
De crème onctueuse et glacée
A la vanille parfumée,
Sur sa base molle, tremblant.

Lorsque les bouteilles ventruées
Déchirent leur col argenté,
Laisent mousser leur jus perlé
Et lancent les bouchons aux nues,
On entend maint joyeux refrain.

Alors, l'aïeul dans sa sagesse,
Loin de penser au lendemain,
Fait un retour vers sa jeunesse.
Il raconte aux siens, réunis
Sous son regard qui gaîment brille,
Les vieux souvenirs de famille:

Les époux par le prêtre unis,
Des bambins joufflus la naissance,
Puis, après une longue absence,
Le retour du fils au logis.
Mais, voici l'heure où l'on se quitte;
Laissez les jeux, cessez les ris,
Pour voir de l'an passé la fuite.

Mil neuf cent quatre entre joyeux,
Qu'il soit pour nous tous bienheureux!
ÉLÉONORE BICHELER.

Un portrait de Jésus-Christ.

Toute la chrétienté a célébré hier, solennellement, l'anniversaire de la naissance de *Jésus-Christ*.

A cette occasion, il est intéressant de rappeler le portrait suivant, que Publius Lentulus, gouverneur de Judée, envoya au Sénat romain au moment où la renommée du Christ commença à se répandre dans le monde.

« Il y a, à l'heure qu'il est, en Judée, un homme d'une vertu singulière, qu'on appelle *Jésus-Christ*. Les barbares le croient prophète, mais ses sectateurs l'adorent comme étant descendu des dieux immortels. Il ressuscite les morts et guérit les malades par la parole et par l'attouchement. Sa taille est grande et bien formée; il a l'air doux et vénérable; ses cheveux sont d'une couleur qu'on ne saurait guère définir; ils tombent en boucles jusqu'en dessous des oreilles et se répandent sur ses épaules avec beaucoup de grâce, séparés sur le sommet de la tête à la manière des Nazaréens. Son front est uni et large, et ses joues ne sont marquées que d'une aimable rougeur. Son nez et sa bouche sont formés avec une admirable symétrie; sa barbe épaisse et d'une couleur qui répond à celle de ses cheveux, descendant un pouce au-dessous du menton et se divisant vers le milieu, forme à peu près la figure d'une fourche. Ses yeux sont brillants, clairs et sereins. Il censure avec majesté, exhorte avec douceur. Qu'il parle ou qu'il agisse, il le fait avec élégance et avec gravité. Jamais on ne l'a vu rire; mais on l'a vu pleurer souvent. Il est fort tempéré, fort modeste et fort sage. C'est un homme enfin qui, pour son excellente beauté et ses divines perfections, surpasse les enfants des hommes. »

Par-dessus le marché.

Pierre à Jaques-Louis au « commisse » avait la rage de marchander.

L'autre jour, il achetait une montre. Après une heure de marchandage inutile, il se décide à payer une bonne grosse montre à boîte nickel, un chauffe-lit, comme on les appelle. Une à une, il aligne ses pièces de un et deux francs, espérant toujours obtenir un rabais.

L'horloger est un dur-à-cuire; il reste inflexible.

Avec un profond soupir, Pierre à Jacques a posé sa dernière pièce sur la banque. Alors, avisant une de ces merveilles de l'horlogerie suisse, une montre-bijou, en or, grosse comme une pièce de deux centimes:

— Eh bien, puisque vous ne voulez rien rabattre sur la grosse, donnez-me voi au moins ce petit montraillon par-dessus. Ça sera pou ma bouèbe.

Dis, maman ?... — Voyons, bébé, je t'ai déjà dit bien des fois de ne pas toucher tes yeux avec les doigts. Je connais une petite fille qui faisait comme toi; eh bien! ses deux yeux sont tombés.

— Alors, dis, maman, comment qu'elle fait à présent pour dormir ?



A la recherche d'une chemise.

Il y a de cela une semaine ou deux. Un étranger logea une nuit à l'Hôtel fédéral, à Lausanne, situé à l'extrémité occidentale du Grand-Pont. Le lendemain, il partit. Rentré chez lui, il s'aperçut qu'une de ses chemises, presque neuve, lui manquait. Il se rappela l'avoir oubliée dans sa chambre à l'hôtel, et écrivit pour la demander. Ne se souvenant ni du nom de l'hôtel, ni de celui du propriétaire, il adressa sa lettre de la manière suivante:

« Monsieur le propriétaire ou la propriétaire de l'hôtel qui se trouve au bout de la flèche ou la première maison à droite en sortant du pont « Le Grand Pont », à Lausanne. »

Sur l'enveloppe, au coin supérieur gauche, est collée une vue du Grand-Pont, sur laquelle est tracée, à l'encre rouge, une flèche indiquant la situation de l'Hôtel fédéral.

Nous avons l'enveloppe sous les yeux; elle nous a été obligeamment communiquée par un de nos lecteurs.

Tsalandé.

(Patois du Gros-de-Vaud.)

Marquo que dézo, rappoo à Tsalandé, po que ti cliadò que savan liaire poussan in profit, cauquies dittons dè vilho — ti bin vretablio — avoué d'autres z'afférés, bon à savai, que vo volhai praò vaire cein que l'est.

A Tsalandé lè mousselhions,
A Paquidè lè lhiassons.

Quand Tsalandé lè pè lo delon,
S'ta dou bado vin-z-in ion;

Aò ancora,

Quand Tsalandé lè lo delon,
Tot va à recouloons.

S'a Tsalandé lo dzairo fà trossà lè brantsès d'ai z'abro lè signo d'onna pétaie dè fruita po l'an d'apri.

Ci que medzè, à Tsalandé, d'ai pommès cruvès, l'est su dè veni couvert dè cliious (ein-vers), dai pi à la tita.

Lè fennès que laissan laò quenolye passà lo dzo dè Tsalandé aò pailo vayan tot l'an, dzor et né, laò chaotà dévan lè ge d'ai grantès serpeints, asse grantès que laò quenolye.

Vouaité, ora, on part dè tsoùzès que sè san zaò zu fètès dè tot teimps la veilla dè Tsalandé (que passè po avai destra dè force), et que vo recoumando dè ne pas raoblià dè fère non pllie. Po que vo z'aussè mellhaò teimps à vo z'in rassoveni mè vè lè nimerotà.

Nimero ion: Aprindré à voutrès z'infants clia petita tsanson (l'a bi itre in français, ne fà rin, faut tot parai la laò z'aprendre):

Tsalandé est venu,
Son grand bonnet pointu,
Sa barbe de paille.
Garçon* décanaille.
Mangeons du pain blanc,
Jusqu'au Nouvel-an.

On iadzo que la savan, et dévan dè lè z'in-vouyi cutsi, laò fèrè portà à tsacon on'inbotà dè fin su lo foïdzo et mettrè laò choquies dé-

* Valet de ferme. Allusion à la coutume du changement des domestiques, le jour de Noël.

couté, po que quand la Tsautseville déchindret avau la tsemenà, avoué sa grocha crebellhie, traôvè dè la patoura po son bourrico et poussé rimplià lè chòquès d'alognes et dè coquès; sin quiet saret ingrindja et n'apporteret qu'onna verdze dè biola quemin baillè ai crouye bouébo.

Nimero dou: Cein que faut fèrè po savai se lè mai dè la novalle annaie saran chets à bin plyodjàd. Vo n'ai qu'à prendre à la tsinna onna dozanna d'egnons, à lè z'alegni su onna trabilia à bin su on bet dè lan, pu vo marquàdè dèzo avoué dè la grya lè noms dai dozès mai: janviè, févrai, mà, quantia decembro. Apri, vo fèdè on perte à ti lè z'egnons, que vo rimpliàdè dè sau. Lè mai, id vo trovèret lo matin la sau fondia, saran berbou, puri; cliaàdque iau la sau saret restàie chète, saran chets assebin.

Ti cliaàd que l'an fè vo deran que cein ne manquè jamé et qu'on pad itrè su dè son coup.

Nimero trai: Allà à la miné acutà tsantà lè z'avèlhès. Paret que l'est tiurieux dè lè z'ouèrè, Dian que tsantan totès lè z'enès apri lè z'au-très, et que l'est, quemin dè justo, la reine que baillè lo ton.

Nimero quatro: Po savai se vaò muri cau- quon tsi sè dein l'annaie. N'est pas pllie mo- lézi què po lè mai et faut re dè la sau, on bet dè lan et dè la grya. On fà in rintse, su lo lan, avoué on dé, dai petits tsirons dè sau (que- min coui deraì dai tot petits pans dè sucre), et on marquè, dévant, lè noms dè cliaàd dè la mézon. Ci que traôvè, lo leindéman, son tsi- ron reinvessà dai sè lo teni po de et sè pré- para à modà po lo grand voiadzo.

Nimero sin: Po cognatrè l'aveni, L'est tot simplio. Faut pire avai onna crouye potse dè fer, avoué dai vilhès coullhi dè pliomb, aò dai ballès quan dzo servi. Vo fèdè on bon fù, po fondrè dein la potse voutrè ballès et voutrè vilhès coullhi; pu, tadan, quand tot l'est fondu, vo vessadè voutra potse dein onna soutassa d'idie. Vo z'ai dinche aò fond dè la soutassa dai bocons dè pliomb dè totès lè sortès. Lè avoué cliaàd bocons dè pliomb que vo pouaidè savai lè tchances aò lè rèvers que vo z'attin- dan. Se v'ai on bocon que resseimbyèie à n'on tsati, cein vaò à dere que ion dai voutro faret on retso mariadzo; on autro bocon à n'a borsa, lè po dè l'ardzein in masse aò on pu- chein hiretadzo; se vin n'ai ion qu'aussè on bu, onna foussa, ma fai lè on crouye présadzo; lè po onna mort aò dai bitès crévatès. Lè a pliombs, que vo ne sèdè pas cein que volhian dere, vo n'ai qu'à lè porta vers onna déve- naòza aò à ion qu'à lo Grand-Grimoine; in laò baillin oquiè vo z'expliquévan praò tot.

Nimero six: Cossè ne vouaitè què lè felhiès et lè valets que s'impachintan dè savai coui volhian marià. Po cein daissan fèrè, maret-nus aò coup dè la miné, in trinnin laò tsemise der- raì laò, traì iadzo lo tór daò pailo et vouaiti ti lè iadzo aò meryaò. Ló troisièmo iadzo verran dein lo meryaò l'hommo aò la fenna que l'aran. N'est pas onna grandoise. Ma tanta Françoise, que l'avai fé, avai bin vu dein lo meryaò m'n'onclio Philippe, mimameint que lai so- vezai

Nimero sete: Ne vouaitè, adan, què lè da- muzallès, et lè onco po que cliaàd bougressès satsan lè z'estafiers que prindran. N'an qu'à posà su la trabilia quatr'écouallès et à rim- plià, la premiere dè fromeint, la sèconda d'ar-

zdeint, la troisièmo d'idie fraide et la qua- trième dè réprin. Quand san plieinnè, s'attat- san on motchaò dè catsetta su lè ge, quemin quand on djùè aò borgno, comptan quantia traì in verin su laò-mimo et pliantan la man dein onn'écoualla. Se réussan à l'écoualla qu'à lo fromeint, l'aran on bon paisan; à clia- que qu'à l'ardzeint, on monchu (règent, gratta- papai aò menistre); l'idie, présadzè on béviau, et lo réprin, on pourro. Yè r'emarkuà que cliaò tsancrè dè fémallès fan adi in sorta dè tsezi su lo blia à la mounia. Quand s'apè- chaivan que totsan l'idie aò lo réprin l'an on- n'estiusa tota prèta po rèqueminci: lo motchaò irè denià, l'avan mau veri, on lè z'avai bus- saies.

Nimero houete et derrai: Comptà diéro dè iadzo lo pu tsantèret dé tota la né. Atan dè iadzo ie tsantè, atan dè batz la granna sè vin- dret lo quartèron.

L'an cheizè (1816), l'annaie daò tcher temps, lo père à Djan-Manuet dè la Grant'Outse, qu'a- vai fan dè savai s'on pouavè sè fià aò ditton, avai met cutsi lo pu dèzo son lhi. Dévan traì z'haòrès lo pu avai dzo tsantà omeintè cin- quanta iadzo. A la cinquantième lo père à Djan-Manuet s'étai levà in furie in bouailin:

— Tiais'tè dzanlhaò! aò bin tè taòzo lo cou.

— Va pu, tot épouairi, avai requeminci à tsantà dè pllie balla. Adon lo père à Djan-Manuet l'avai tsampà pè la fenitra in dezin:

— Va cutsi frou, po t'appriandrè à dere dai dzanlhès!

Lo père à Djan-Manuet dè la Grant'Outse a praò vu l'an d'apri coui l'avai rézon. Ein dize- sate lo fromeint s'est veindu pertot mè dè sois- santa batz lo quartèron. L'étai adan que l'a- van tant pouaire per tsi no. S'attindavan d'on dzo à l'autro à vaire arrouvâ lè Saintè-Cri et lè Bullatons. Lo brit corressai que l'étan ti af- famâ et volhiàvan dècheindre in beinda po tot ravadzi.

OCTAVE CHAMBAZ.

Parler pour ne rien dire.

Un de nos abonnés nous adresse la conversation suivante, qu'il a entendue dans un compartiment de III^e classe d'un direct Vevey-Lausanne. Elle n'a d'autre intérêt que de montrer une fois de plus, non seulement la banalité, mais aussi l'incohérence de certains entretiens amenés par le hasard d'une rencontre. Et c'est un peu notre défaut, à nous Vaudois, de voguer dans le vague, dans l'im- précis.

Un de nos professeurs de collège nous con- tait, à ce propos, qu'il avait fait route, un jour, derrière deux de nos compatriotes, qui parlaient assez haut pour qu'il entendit toutes leurs paroles « Eh bien, nous disait notre profes- seur, je ne fus jamais capable de savoir le sujet de leur entretien. Et pourtant, je les sui- vis bien durant une demi-heure. C'était tout le temps des: Bah! — Oui, mon vieux, c'est comme ça! — Pas possible! Laquelle! — Eh bien, je te dis. — Mais, mais, mais; alors?... — Oui! Oui! — Quand même! — Vois-tu, c'est dégoûtant! — Je pense bien... Je n'aurais ja- mais cru... — Eh bien, je te dis, c'est comme ça!... Etc., etc. »

A Vevey monte un jeune homme.

— Eh! bonjour! c'est vous! Quelle chance de vous rencontrer, ainsi que mademoiselle, non, madame, quoi, votre femme! On vous a pas vu depuis vos fiançailles... et comme ça, vous rentrez aussi à la B...?

— Non, nous continuons sur Berne.

— Ah bien tant pis... et alors vous allez bien?

— Mais oui, merci.

— C'est ça, c'est ça... Je vous quitte... Ah! voilà S...! Ça va t'y?... Allons, tant mieux, tant mieux, tant mieux!... Et vous ramenez la petite à la maison, bien sûr?

— Mais oui.

— C'est ça, c'est ça, c'est ça!... Alors bon! bon! bon!... Dites-voir, c'est pas un direct, çui-ci?

— Oh oui!

— Eh bien, je croyais que c'en était pas un. Alors il va sans s'arrêter de Vevey à Lausanne? Euh! il trace dur... Dites-voir, on peut bien ouvrir la fenêtre? Tonnerre! il fait assez chaud!... Euh, comme il trace fort... on dirait qu'il glisse sur les rails... Quand même, c'est rudement commode ces chemins de fer... et puis quelle belle voiture! Chez nous, sur la Broye, on n'en voit pas comme ça... ils nous mettent de vieilles voitures, avec de vieux res- sorts... des patraques, quoi!... J'ai pris un bil- let aller et retour sur Aigle. C'est pas cher: 6 fr. 40!... Hein! s'il avait fallu prendre un char! ce serait rien encore l'argent pour le voyage... mais la vinoche!... Et vous avez aussi un aller-retour? Ah! vous avez un abo- nement! C'est-y commode! Et puis ça revient meilleur marché... Montrez-voir! Ah! il y a une photographie! C'est la vôtre? Ah oui! c'est çal! c'est çal! c'est çal!... Non c'est pas tant ça, y a pas tant de ressemblance, on vous reconnaît presque pas. Y a bien les yeux, mais ils sont malfaisants, et puis il y a un timbre sur le front. Quelle idée! vous n'êtes pourtant pas timbré. Enfin, voilà!... Dites-voir, à Lau- sanne on a le temps de boire un verre, on y a douze minutes.

— Vouai, c'est qu'on pourrait manquer le train.

— Et puis voilà t'y pas la belle affaire, on prendrait le dernier train... Qu'en dites-vous?...

Un employé: Lausanne! Lausanne! Lau- sanne! tout le monde descend!

LOUIS.

Comédies de Pierre d'Antan.



Les Comédies vaudoises de notre collaborateur, Pierre d'Antan, ont eu, partout où on les a représentées, un très grand succès. Il n'est pas de jour que nous ne recevions des demandes de sociétés d'ama- teurs, désireuses d'interpréter ces saynètes villageoises, qui sont une image pittoresque et amusante de nos mœurs fami- liales. Sollicité de tous côtés, l'auteur se décidera sans doute, un jour ou l'autre, à éditer ces comédies, encore manuscrites; en attendant, il veut bien nous auto- riser à publier l'une d'elles, *Le Mariage de Jean- Pierre*, qui fut représentée, pour la première fois, il y a quatre ans, au théâtre de Lausanne, à la soirée de la *Société des Jeunes Commerçants*.

La publication de cette comédie commencera dans notre numéro prochain.

En vente au Bureau du Conteur:

Causeries du Conteur vaudois.

Recueil de morceaux français et patois d'entre les plus amusants qui ont paru dans le *Conteur* depuis son origine, c'est-à-dire depuis 40 ans. — 1^{re} série, illustrée (2^e édit.), et 2^{me} série. — Prix de la série, Fr. 2.—; les deux séries, Fr. 3.—.

Au bon vieux temps des diligences.

Deux conférences par L. MONNET.

La vilhè Melice d'ao Canton de Vaud.

Poème en patois de C.-C. DÉNÉRÉAZ.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.